

## Bernard Marsigny

### Les encombrants

– Tiens, m'étais-je dit, c'est amusant, ils ont changé le jour de ramassage des ordures ménagères !

C'était la première chose que j'avais remarquée en sortant de la gare. Or le ramassage a depuis toujours eu lieu le lundi. Etonnant ! Pourquoi ont-ils fait ça ? me suis-je dit.

Le camion est passé devant moi au ralenti. C'est un très bel engin rouge vif, rutilant, avec des chromes comme ceux des camions américains. Rien à voir avec celui de mon enfance. Celui d'aujourd'hui est plus massif, plus impressionnant, plus moderne me semble-t-il, différent. On dirait qu'on a installé à l'arrière une sorte de plateforme comme en ont les livreurs pour décharger les paquets volumineux.

A 6H30 je suis entré dans le bistrot en face de la gare. Le décor n'a pas changé. C'est toujours aussi triste. J'ai commandé un café. Je me suis assis près de la fenêtre, là où il y a bien longtemps j'avais pris une bière en attendant mon train. Ce départ à 18 ans je l'avais voulu discret. Personne n'avait à connaître mes raisons profondes. Je tirais simplement un trait sur une jeunesse sans intérêt et sans avenir. Un bateau m'attendait à Marseille. Un mois plus tard je débarquai à l'autre bout du monde. Ma vie désormais allait être ailleurs.

Il m'avait suffi de discuter un peu avec le patron du bistrot pour percevoir à quel point la vie ici avait changé. J'avais ainsi appris que presque tout était passé sous le contrôle de l'Etat. Qu'en cette année **2040** l'église Saint-Georges, où j'avais fait ma première communion, avait été transformée comme les autres édifices religieux en coopérative d'état. Que ceux qui possédaient encore une voiture avaient beaucoup de mal à trouver de l'essence. Que l'eau était rationnée tout comme l'électricité et que tout l'effort gouvernemental se focalisait désormais sur la jeunesse qui portait à elle seule tous les espoirs d'un monde meilleur. A n'en pas douter, les choses avaient évolué à un point que je ne soupçonnais pas.

En faisant un tour en ville dans la matinée, j'avais remarqué des files d'attente devant les épiceries ou les boucheries. Les gamins que je croisais portaient une sorte d'uniforme et semblaient très fiers de marcher au pas. On ne voyait aucun vieux, assis sur les bancs publics de la Grand-Place... Ce n'était plus la ville que j'avais connue. Le soir à l'hôtel, sans avoir l'air de rien, j'avais, entre autres choses, demandé au concierge ce qu'était cet étrange camion municipal que j'avais croisé le matin et qui ressemblait à une sorte de camion-poubelle.

Il m'avait regardé d'un air bizarre :

-Vous n'êtes pas d'ici, ça se voit, avait-il répondu. Le camion en question, c'est pas pour les ordures ménagères du lundi, c'est pour le ramassage des encombrants. Ça a lieu tous les premiers mardis et mercredis du mois... depuis des années.

Et devant mon air dubitatif il précisa :

-Demain levez-vous à l'aube, allez du côté de la gare. Vous comprendrez !

Il n'avait pas voulu en dire plus.

J'ai suivi son conseil. J'ai quitté l'hôtel très tôt. Le long des rues, contrairement à ce que je pensais trouver, il n'y avait aucun matelas, aucune table, aucun frigidaire, rien de ce qui pouvait ressembler à des choses volumineuses et encombrantes dont on aurait voulu se débarrasser. Mais arrivé face à la gare je découvris, assis sur des chaises en bordure de trottoir, toute une rangée de personnes âgées parfaitement immobiles. Elles se taisaient et semblaient totalement indifférentes à ce qui les environnait. On aurait dit des mannequins en cire. J'avais devant moi, en pleine rue, une sorte de musée Grévin fantomatique qui n'intéressait personne. Je me suis arrêté

devant l'un de ces vieux. Je l'ai observé. C'était un petit homme sans âge qui disparaissait sous un manteau trop grand. Je l'ai salué. Il n'eut aucune réaction. J'eus le sentiment qu'il ne me voyait pas, ne m'entendait pas.

A ce moment, le camion municipal, le même que la veille, sortit du brouillard. Dans la lueur des phares j'ai compris. Arrivé à hauteur de chaque vieillard le camion s'arrêtait, deux hommes sautaient à terre et chargeaient le vieux sur la plate-forme arrière du véhicule avant de le faire disparaître à l'intérieur. Puis on passait au suivant. Tout se faisait en silence, sans un cri, sans récrimination sans perdre de temps. C'était un petit matin froid et triste, un matin très ordinaire. Il n'y avait rien d'autre à en dire. De toute évidence les vieux et les vieilles avaient été déposés là pour être récupérés par les services de la ville. Les éboueurs municipaux faisaient tout simplement leur boulot en bons professionnels, sans se poser de questions inutiles.

Revenu à l'hôtel j'ai voulu en savoir un peu plus. Le veilleur de nuit, avant de quitter son service, se montra très loquace sur la question.

-J'en conviens, m'avait-il dit, tout cela peut surprendre quand on est étranger comme vous. Mais il faut vivre avec son temps. Le ramassage des « encombrants » existe depuis 2036 très exactement et personne n'y trouve à redire. Pour ma part je considère que le terme « encombrant » est assez bien choisi et même assez poétique pour désigner ceux qui ne servent plus à rien. Croyez-moi, il faut voir les choses en face et ne pas hésiter à se débarrasser des bouches inutiles, surtout en ces temps de pénurie. Aujourd'hui on ramasse méthodiquement tous ceux dont les familles ne veulent plus. On n'a aucun justificatif à donner. C'est pratique. Il suffit de remplir préalablement un imprimé en Mairie en indiquant le nom, l'âge, le sexe de l'encombrant et d'indiquer le jour et le lieu de son dépôt. Les services municipaux se chargent ensuite du reste. On a réglé le problème de la surpopulation au mieux des intérêts de tous. Il est désormais beaucoup plus facile de se loger. L'Etat a récupéré tous les appartements qui étaient occupés par les vieux. Et personne n'y trouve à redire. C'est autrement plus pratique que d'attendre que tous ces vieux meurent de leur plein gré. Et en plus ça libère des lits à l'hôpital pour ceux qui en ont vraiment besoin. De quoi pourrait-on se plaindre ? On est entré dans le siècle du pragmatisme. Nous avons su tirer un trait sur toute cette foutaise qui jadis avait pour nom : amour filial, respect de la famille, culte des ancêtres. Je vous le dis, cher Monsieur, c'est ça l'évolution. Et dans ce domaine notre pays est en pointe. Nous créons jour après jour un Homme Nouveau. Nous en sommes très fiers.

J'ai opiné. Je ne voulais rien laisser paraître de mon trouble. Je n'ai pas voulu savoir non plus comment on faisait disparaître les encombrants, ni pourquoi ils ne se révoltaient pas. L'histoire n'étant qu'une éternelle répétition, j'avais ma petite idée sur la question.

-Et à partir de quel âge peut-on me déposer sur le trottoir ? ai-je demandé avec une pointe d'ironie.

-Dès 75 ans révolus, et à 80 ça devient obligatoire. Ce qui laisse cinq ans pour se préparer, a-t-il ajouté. Mais ça ne concerne pas les étrangers !

-J'espère que les intéressés apprécient ce geste humanitaire ! ai-je répondu pour clore la discussion.

Après l'avoir remercié de m'avoir donné toutes ces précisions, j'ai laissé le veilleur de nuit à sa satisfaction. J'en savais assez.

J'ai repensé à tous les copains de mon âge qui étaient restés au pays et que je n'avais pas retrouvés. On avait dû, le moment venu, les déposer eux aussi en bordure de trottoir, parce qu'ils en avaient l'âge et que c'était la loi. Et soudain j'ai réalisé que nous étions en **juin 2040** et qu'en septembre de cette même année j'allais avoir moi

aussi 80 ans. Cela pourrait les intéresser. Pour ma sécurité j'ai quitté au plus vite ce beau pays !